

Une Compagnie

présente

Le dernier ami de **Eric Durnez**

A partir de 10 ans, durée 1 heure



Mise en scène: Thierry Lefèvre et Delphine Veggiotti Avec:
Thierry Lefèvre
Lumières: Laurence Drevard
Régie: Aude Dierkens et Laurence Drevard

«Quand mon dernier ami est mort, j'ai quitté le village.»
Pieds nus sur un plateau où trône une porte qui a vécu,
Thierry Lefèvre nous entraîne dans les pas d'un vagabond
sans attache, sur les chemins rocailleux d'un pays de
montagnes et de villages oubliés, de rivières qui enluminent les
bois de châtaigniers. À la rencontre de l'ami Sam. À la
rencontre de l'amitié, sentiment relégué, qui peu à peu se
réveille et résonne en lui.

Le dernier ami est une ode à la mémoire, au temps qui creuse
les sillons des relations, aux paysages, aux lieux qui nous
habitent.

C'est aussi un spectacle où tout, de l'écriture, celle d'Éric
Durnez (grande figure du théâtre jeune public), à la mise en
scène et au jeu d'acteur, est ciselé au couteau, de ceux qui sont
façonnés par des artisans aux mains rudes.

À voir, à entendre, à vivre, profondément.

Julie Gits

Ce spectacle a reçu le prix de la ville de Huy ainsi qu'un coup
de coeur de la presse aux rencontres de Huy 2014

Note de l'auteur

Trilogie

Lorsque j'ai remis à Thierry Lefèvre la première version du dernier ami, il m'a fait remarquer qu'elle constituait le troisième volet d'une trilogie autour de l'amitié.

C'est juste mais je ne l'avais pas remarqué.

Cette trilogie est constituée de Tam, du Voyage intraordinaire et donc de ce nouveau texte, Le dernier ami.

L'amitié n'y est pas forcément le sujet central, mais dans les trois textes, ce thème s'avère être un moteur dramatique, le point de départ de questionnements directs et indirects, le poisson pilote des émotions transmises au public.

Dans Tam, il s'agit d'une amitié enfantine, exclusive, qui va marquer l'existence du narrateur.

Dans Le voyage intraordinaire la thématique de l'amitié -une amitié d'adolescent cette fois- va s'affirmer à la fin de l'histoire, quand le narrateur se retrouve au chevet de son copain malade.

Dans le dernier ami, c'est une amitié entre deux adultes qui se réalise, imprévue et profonde.

Les narrateurs se ressemblent d'un texte à l'autre mais ce ne sont pas pour autant les mêmes personnages.

Il s'agit bien de trois nomades, de trois voyageurs solitaires. La figure du vagabond est un truchement périscopique qui permet à l'auteur de mettre son public (ou son lecteur) dans la position de celui qui découvre le monde avec une certaine (et bienvenue) naïveté.

Le vagabond est délivré du corset temporel et pratique la liberté de s'arrêter où il le veut, dans la durée qu'il décide.

Dans Tam, le narrateur raconte un épisode de son enfance et dévoile, vers la fin du texte, qu'il est devenu comédien (pour le jeune public). Il vit donc une vie « en tournée » qui le mène de villes en villages.

Dans Le voyage intraordinaire, la quête identitaire du narrateur, déclenchée par la remarque acerbe d'un de ses copains, prend la forme d'un voyage à pieds, ponctué d'étapes qui mettront le héros en relation avec des êtres plus ou moins « réalistes » dont il devra ultérieurement décrypter les messages, explicites ou non.

Dans Le dernier ami, le narrateur semble être un vagabond permanent, ayant rompu les amarres depuis longtemps et s'arrêtant dans le village où va se dérouler le récit, le temps d'y vivre pleinement l'épisode de sa rencontre improbable avec Sam, homme étrange et âpre, marqué par un passé pesant.

Au début de la pièce, le narrateur nous avertit « quand mon dernier ami est mort, j'ai quitté le village ». Le dernier ? Est-ce à dire qu'il n'en aura plus d'autre ? Ou parle-t-on du « dernier ami en date » dans une existence de l'instant, qui se refuse à anticiper et à se laisser enfermer dans une infernale auto-programmation.

Le poids du passé

Nous n'apprendrons pas le prénom du narrateur du « Dernier ami », ni même son âge. Il se met en retrait et braque le projecteur sur Sam. En creux, on comprendra que cette rencontre l'a bouleversé et modifié le cours de son existence, le registre de ses perceptions, sa connaissance. Il nous livre néanmoins des indices et des éléments sur lui-même, surtout au début du texte. On soupçonne d'anciennes fêlures, des passes insupportables qui l'ont conduit à s'envoler. Avec Sam, il partage le goût de la poésie.

Il rencontre en Sam un homme qui n'est pas plus bavard que lui, qui peut même se montrer fruste et fermé. Dans le même temps, dans ce village au demeurant charmant, Sam est le premier à ouvrir sa porte à l'étranger, sans rien demander en échange, comme s'il s'agissait d'une conduite naturelle, une générosité élémentaire, quelque chose qui va de soi. De soi à l'autre.

Trois autres figures apparaissent dans l'histoire : une jeune femme, mystérieuse, dont l'histoire et les raisons de la présence ne seront pas éclaircies, laissant au récepteur le soin d'assembler indices et intuitions. Il y a ensuite le Père Simon, joyeux et tolérant centenaire, sorte de druide délabré qui prépare sa potion vineuse et mourra, sans vergogne et bien tranquillement, pendant le concert que donnera Sam. Enfin, il y a l'évocation de la grand-mère de Sam, femme exigeante et forte dont la fin tragique tracera le destin de Sam, par ailleurs orphelin, condition qui offre aux auteurs des avantages similaires à ceux du personnage-vagabond évoqués plus haut.

L'amitié ne se formule pas entre Sam et le narrateur. Elle se vit, elle se découvre au fil des jours, se révèle et monte en puissance jusqu'au récital que Sam décide de donner chez lui pour le village, que le narrateur aidera à organiser et qui fera descendre le récit vers la

divulgateur du secret de Sam.

Comme d'autres personnages des pièces que j'ai écrites pour Une Compagnie, (Katia dans Echange clarinette, Ella dans La maman du Prince, Manu, le narrateur de Tam...), Sam traîne avec lui un lourd boulet, une vieille histoire qui l'encombre et corrode sa confiance, risquant de le plonger dans l'aigreur ou la mélancolie.

Sam vit en quelque sorte une triple peine. Il perd sa grand-mère, assassinée par un inconnu de passage (comme quoi, tous les vagabonds ne sont pas célestes), il est accusé du meurtre ; quand il revient au village après avoir été innocenté, il est mis au ban par les habitants, incapables de se défaire du

sentiment irrationnel que Sam est un individu dangereux, infréquentable par le simple fait d'avoir été accusé.

Néanmoins, et c'est sans doute cela qui marquera profondément le narrateur, Sam a quitté la colère. Il a fait le gros dos et garde, malgré la solitude et la relégation, une certaine foi en l'humain : « les gens finissent toujours par revenir à de meilleurs sentiments. »

Candeur ? Plutôt credo.

Cette possibilité de la guérison traverse beaucoup d'histoires que j'écris pour les adolescents. Ce n'est pas prémédité, ce n'est pas un sujet.

M'adressant à eux, je vais naturellement vers des récits où il y a un horizon après la tempête. Mais le cap ne nous est pas donné, nous ne sommes pas guidés par un quelconque enchantement. Nous devons traverser à la rame au risque de perdre la boussole.

Ou prendre des chemins de traverse. Des chemins qu'il faut tracer et qui n'existent que pour soi. Une liberté qu'il s'agit de construire pas à pas. L'âge des possibles et des peurs/désirs, des transformations et des arrachements, est aussi celui de la tentation du conformisme, du suivisme, du repli, du recours aux cache-misères existentiels.

J'aime dire « ça ne dépend que de toi, de vous ». Et je crois encore à la vertu des fables.

Eric Durnez, décembre 2012

Ce qu'en dit la presse

Une vraie chaleur humaine

Un ami est rare. Vivre auprès de lui est exceptionnel. Dans des relations simples et vraies, le portrait de deux hommes et d'un patelin presque perdu. Il vagabonde. Il cherche où loger. Il essuie refus sur refus. Sauf celui d'un isolé qui l'accueille sans sourciller, ni se méfier. De là, après apprivoisements respectifs, une amitié profonde et sans démonstrations ostensibles inutiles.

Ces deux-là ne sont pas très bavards. Ils n'éprouvent pas le besoin de parler sans cesse, ni de s'épancher. Leur présence souvent leur suffit. Leur complicité est quasi permanente. Ils ont retrouvé "le sens de l'étonnement". En quelque sorte, de quoi les rapprocher face à l'hostilité ou l'indifférence des autres villageois, personnages singuliers, typiques, presque folkloriques par moment. !!

Le style de Durnez se nourrit d'images dans les descriptions. Il se focalise sur les détails minuscules du quotidien dans son observation des actes. Ce délicat retour aux choses simples, plus authentiques que celles que vante une certaine publicité pour charcuterie, nous emmène loin du monde agité, bruyant, mécanisé, informatisé qu'est majoritairement devenu le nôtre. Nul confort, nulles facilités mais la présence latente des passés vécus par les uns et les autres. !!

Thierry Lefèvre et Delphine Veggiotti ont opté pour une simplicité issue du texte et de son récit. La conviction intime donne son poids et son intensité aux mots ordinaires. Rien d'illustratif. De temps en temps un geste, une onomatopée, un marmonnement, un silence venus bousculer le rythme de la parole. La démonstration sensible des bouleversements psychologiques et comportementaux qu'apporte une relation sincère avec un autre être.

!!Le décor est suggestion. Une veille porte vitrée plantée au centre du plateau, avec un rideau ajouré de jadis. Elle délimite l'espace du dehors de celui du dedans. Elle devient, lors du temps fort de la confidence la plus occultée jusque là du personnage, une sorte de fenêtre de confessionnal, où la tête du confident se découpe en ombre chinoise. Rarement le théâtre nous avait donné une telle

intensité émotionnelle dépouillée des oripeaux de la sensiblerie simpliste et des fioritures superflues de l'anecdotisme.

Rue du théâtre, Michel Voiturier, le 27 août 2014

“Le dernier ami” ou la sagesse du vagabond

(...) Pieds nus sur un plateau d'une épure totale – seule une vieille porte aux vieux rideaux de dentelle troue l'obscurité – le comédien nous embarque sur les routes d'un village isolé, au fil de vieilles fripées et de petites échoppes

sans âge. Le hasard l’emmène chez Sam, vieux loup solitaire à la voix rocailleuse comme les collines qui dominent le village. Une amitié sans esbroufe va se tisser entre les deux, libérant quelques secrets. Avec une douceur chantante, Thierry Lefèvre arpente des sentiers narratifs aux détours imprévus, des histoires qui, à première vue, ne payent pas de mine, mais se muent en véritables odyssées intimes de personnages en quête d’eux-mêmes. Des histoires qui donnent envie d’arrêter la course du monde et de se poser à l’ombre d’un olivier pour prendre le temps de regarder, sentir, aimer.

Catherine Makereel, Le Soir, lundi 25 août 2014

Eric, Thierry et leur “Dernier ami”

“Quand mon dernier ami est mort, j’ai quitté le village...”. Prononcé mezzo voce samedi soir par Thierry Lefèvre, son ami de toujours, la première phrase d’un des derniers textes d’Eric Durnez, disparu le 6 juin à 55 ans, a soudain une autre résonance. Surtout en cette salle désuète de l’athénée royal de Huy, équipé chaque été de gradins et de pendrillons pour accueillir les créations des Rencontres théâtre jeune public.

(...) Ces mots choisis, cidelés, singuliers, distillés. Jamais inutiles. Toujours intemporels et universels. Et plus beau encore dans “Le dernier ami” parce que l’essentiel se dit entre deux portes, sur le trottoir ou un quai de gare, avant qu’il ne soit trop tard. Un essentiel que Sam a pu dire à son hôte vagabond avant qu’il ne quitte le village.

Seul, pieds nus, en casquette et singlet devant une porte de bois brut aux rideaux brodés, Thierry Lefèvre raconte: “Mon dernier

ami... c’était aussi le premier. D’ailleurs... Je dis toujours d’ailleurs...” Le ton d’Eric Durnez est donné. Tout en retenue, habité, le comédien plus talentueux que jamais poursuit, avec ses airs d’enfant perdu, et un accent du midi lorsqu’il s’impose, le récit de ce vagabond en quête d’un logement, de cette rencontre improbable avec Sam, un homme étrange et âpre au passé pesant comme on le découvrira par la suite

Un moment de grâce, chargé d’une émotion particulière
Laurence Bertels, La Libre Belgique, lundi 25 août 2014

Lansman éditeur-Emile&Cie, Facebook, le 23 août 2014

Ce soir, en créant avec brio sa pièce inédite Le dernier ami à Huy, Thierry Lefèvre et Une Compagnie ont rendu un magnifique hommage à notre auteur et ami Eric Durnez.



Fiche technique

Equipe : 1 comédien et 1 technique Durée : 1 heure

Jauge : limitée à 130 personnes

Contacts techniques :

Laurence Drevard : 0032 (0)479 87 71 75

laurence.drevard@gmail.com

Aude Dierkens : 0032 (0)484 75 87 05

audedierkens@hotmail.com

Montage : 2h

Filages et raccords : 2h

Démontage : 1 heure

Nous demandons une personne pour le (dé)chargement et le (dé)montage

Espace scénique :

- Dimensions plateau: de 6m d'ouverture sur 5m de profondeur minimum
- Hauteur : 3m50 minimum
- Idéalement, plateau au sol
- Boîte noire de préférence à l'allemande (à voir en fonction de la salle)
- Occultation indispensable

Matériel amené par la compagnie:

- Un pied de projecteur de 2m50 de haut
- 8F1
- 2 Pc (500W)
- 1 quartz
- Un gradateur

Nous demandons :

- Un câble DMX partant du plateau (face jardin) jusqu'à la régie
- Un jeu d'orgue avec mémoires
- Un éclairage public dimmable et à commander depuis la régie
- Prévoir une prise directe au lointain du plateau (avec allonge)
- Accès à un branchement électrique (1 prise de 220V 16A) pour le gradateur face jardin (avec allonge)
- une loge chauffée avec miroir, bouteilles d'eau, thé vert, chocolat noir, fruits frais et secs pour 2 personnes

En cas de repas prévus par l'organisateur, le blé (pain, pâtes...), le maïs et le lait de vache (fromages de vache, crème fraîche...) sont à éviter (intolérance alimentaire)

Une Compagnie

Une Compagnie
rue de Charleroi, 58 / 1470 Genappe www.unecompagnie.be

CONTACT

Thierry Helin Administration
+ 32 (0)498 69 17 92 administration@unecompagnie.be